

"Le Juge Maury" d'Etienne de Greeff

De nouveau le psychologue Etienne de Greeff s'est penché sur la condition humaine pour nous livrer une oeuvre originale: **Le Juge Maury** (1). Ses talents de romancier joints à un amour sincère de la vie permettaient à l'auteur d'aborder avec succès le thème de l'amour conjugal.

L'amour authentique peut soulever l'univers, mais cette pureté de l'amour, l'homme ne la retrouve qu'aux prix de mille efforts. Toujours il lui faudra sonder son coeur pour savoir s'il est vraiment digne d'amour ou de haine. Le romancier a donc voulu décrire cette période de crise de l'amour conjugal où chaque personnage prendra l'attitude psychologique qui lui est propre.

Paul Maury, juge consciencieux, s'est établi à Varanges avec sa jeune femme depuis quelque temps. Ils s'aiment tous les deux d'un amour fort et tendre. Mais voici qu'un mur de silence et d'incompréhension se dresse entre eux. Paul ne peut trouver la cause de cette froideur. Il sait bien que sa femme n'aime pas beaucoup Varanges. Mais Varanges représente pour lui une fidélité à son idéal de justice. Sa femme ne devrait-elle pas accepter les sacrifices inhérents à sa vie professionnelle ?

Lorsque le récit commence, Geneviève a pris la ferme décision de le quitter. Elle a rencontré un certain François de Zandeele qui s'est présenté audacieusement à elle, un après-midi de plage, sous le nom de Jean Fontenelle. "Après tout, on n'a qu'une vie..." lui avait-il dit (p. 39). Tout de suite, cet homme direct et conquérant lui avait plu. Elle réalisa qu'"il y avait toujours eu un petit vieux dans son mari". C'est vers cet homme débordant de jeunesse qu'elle irait maintenant pour refaire son existence et détruire cette sorte de mensonge que lui semblait sa vie.

Il lui restait à couper les derniers liens. Il lui fallait précipiter les événements et trouver l'occasion de tout révéler à son mari. Elle partirait ensuite. Peine inutile.

Paul avait déjà compris. Cette tournée au Relais, un chiffon de lettre écrite par elle et laissée sur la table, ses téléphones continuels et surtout ces conversations froides qu'elle lui tenait depuis quelques soirs confirmaient ses doutes. "Je mets bien du temps à te rendre heureuse, n'est-ce pas ?" lui avait-il dit un soir. Et il avait ajouté : "Mais il n'est peut-être pas trop tard ?" — "Oui. Et maintenant, c'est trop tard" lui avait répondu Geneviève (p. 73). Dans la nuit sombre du désespoir, Paul avait enfoui son coeur. Maintenant il serait seul.

"Depuis des mois, d'interminables mois, il était seul. Il lui fallait ce sinistre novembre pour s'en apercevoir. Il se disait encore qu'on ne retrouve pas son chemin en reprenant sa marche en sens inverse, qu'il serait seul désormais, indéfiniment seul, et que si sa vie professionnelle n'était plus qu'une fidélité insensée à un moment élu de son adolescence, le sens de sa vie d'homme n'était plus qu'une fidélité solitaire à un être devant qui l'homme qu'il était n'avait jamais compté, ou du moins ne comptait plus." (p. 169)

Le temps ne travaille pour personne, mais souvent, le hasard aidé par l'homme apporte une solution à des situations d'apparence irréparables. Paul et Geneviève ont à leur service une femme du nom de Louise qu'un accident au visage a tenue célibataire. Louise garde à l'égard du juge qui déjà l'a condamnée une vieille rancune qu'elle réussit assez bien à dissimuler. Depuis longtemps, elle médite la mort de Paul. Elle profitera donc de cet incident de ménage pour réaliser son projet et en rejeter la responsabilité sur Geneviève. Un soir, le Juge entre chez lui, harassé de fatigue. Il soupe et prend ingénument le poison préparé par Louise. Transpor-

té d'urgence à l'hôpital, il est sur le point de mourir. A cet instant, Geneviève regrette son infidélité et réalise qu'elle ne peut plus aimer vraiment un autre homme, s'appellerait-il Jean Fontenelle. Elle avait retrouvé son amour. Et lui l'attendait toujours... Revenant à la vie, Paul et Geneviève repartent joyeux et confiants pour une autre étape de leur existence conjugale. Leur amour "était devenue une foi".

Un univers de mensonge

Les hommes ne perçoivent pas toujours le mensonge qui imprègne leur vie. Nous avons tous, à notre façon, les "mains sales". Avec ce personnage existentialiste, nous pourrions dire : "Il n'est plus intéressant de vivre dans un monde où tout le monde triche." Mais il faudrait songer que nous sommes parties de ce monde.

Ce sentiment de vies gâchées par le mensonge, l'auteur nous l'a transmis à travers ces personnages où se reflètent ces deux zones de l'âme humaine : la zone consciente de l'engagement et du devoir, la zone inconsciente des compromis et de l'infantilisme moral. Geneviève est un être divisé parce qu'elle n'a jamais été sincère avec elle-même. Elle a fait des études de droit pour paraître, elle a marié Paul à cause de son idéal de justice et non pour des motifs personnels, sa vie s'est passée ainsi à s'ajuster sans cesse à une apparence sociale. Le greffier Van Meyer, sous l'impulsion du docteur Van Belmont, sacrifie le meilleur de lui-même, sa vocation de peintre, à l'opinion publique et à l'argent. Double mensonge au sein d'un même être. Du fond de son couvent, soeur Hélène avait-elle été plus sincère dans le don de toute sa vie à Dieu puisque la décision de Geneviève allait de nouveau poser pour elle la valeur de son propre sacrifice ? Paul lui-même, homme intègre, durant cette crise sentimentale, n'allait-il pas poser le geste le plus ignominieux de sa carrière : se servir de la Justice pour venger ses propres ressentiments ?

(1) GREEFF (Etienne de)

LE JUGE MAURY. Roman. Paris, Editions du Seuil, 1955. 315p.

B?

(A suivre à la page 18)

"LE JUGE MAURY" ...

(Suite de la page 17)

Quand on croit aux efforts de l'homme pour se bâtir un univers où il est possible de respirer, sa sincérité ne laisse pas de nous émouvoir malgré ses chutes. Car le cœur humain n'a pas que ses régions obscures de la trahison et de l'infidélité. Il irradie des clartés où se fauflent, dans les rayons dansants de ces lumières intérieures, les plus beaux élans de générosité et d'amour. Malgré le mensonge qui envahit leur vie, Geneviève, Paul, Van Helmont, Van Meyer resteront fidèles à eux-mêmes, non pas à tout eux-mêmes, mais à cette partie d'eux-mêmes pour laquelle ils ont engagé leur existence humaine. Geneviève reviendra à son mari, Van Helmont travaillera à réconcilier Paul et Geneviève, Van Meyer, l'artiste qui a fait de l'argent en trichant avec lui-même, restera bon greffier.

Univers complexe, mais combien vrai de tous ces personnages. Univers composé d'ombres et de lumières à la manière d'une toile de Rembrandt où les hommes poursuivent leur destinée par-delà cette série d'actes qui ne s'effacent plus mais qui les emportent vers l'avenir. Non, l'univers ne se compose pas de bons et de méchants. Au fond de chaque cœur humain se trouvent le bon et le mauvais. La vraie fidélité à soi-même se double toujours d'infidélité, comme si pour vivre une partie de son être il fallait renoncer à l'autre.

L'art du romancier

On remarquera l'unité parfaite de la conception esthétique. L'auteur ouvre son œuvre au paroxysme d'une crise sentimentale. L'action dure à peine une semaine durant laquelle tous les événements prennent un sens par rapport au conflit profond qui divise Paul et Geneviève. Les personnages, bien ciselés, composent un univers vraisemblable où l'on retrouve sous la diversité d'authentiques affinités. Le thème fondamental du roman, l'infidélité, est reproduit dans la vie de chaque personnage sous des modalités diverses: infidélité de Paul à sa profession, de Van Meyer à son art, de Van Helmont à l'égard de ses proches, d'Hélène envers Dieu. Aucune de ces infidélités n'amènera un acte de rupture; elles

resteront le secret intime de l'âme. "Ce qui tue un homme, c'est qu'il se laisse devenir sans y prendre garde..." (p. 149). C'est à l'intérieur d'eux-mêmes que tous ces personnages se sont laissés devenir; leur crise respective n'est qu'une conséquence de ce laisser-aller intérieur. "Il laisserait faire le magistrat qui apprendrait ainsi comment nos actes nous suivent, comment certains d'entre eux, souvent les plus anodins, peuvent être irréparables..." (p. 150)

La lumière sous laquelle évolue la vie de tous ces personnages se trouve symbolisée par la Justice. C'est un heureux trouvaille esthétique que d'avoir représenté cet idéal commun par ce tableau d'une femme représentant la Justice et dressée à l'entrée de ce Palais de Justice où chacun passe chaque matin. Ce tableau de la Justice, ne rappelle-t-il pas à tous ces hommes engagés dans l'existence l'ordre, la sincérité et la fidélité qu'ils doivent travailler de toutes leurs forces à faire régner autour d'eux et surtout en eux.

Rien d'étonnant que par rapport à elle, tous ces personnages se sentent déficients. Elle demeure souvent "une lettre qui contient l'expérience sans la méditation" (p. 26). C'est pourquoi dès que "la Justice s'occupe de quelqu'un, fût-ce pour lui signifier qu'il est innocent, elle le déshonore... Comme nous sommes tous dans une certaine mesure en défaut avec elle..." (p. 147).

Ce roman bien bâti où il est facile de reconnaître la clarté française manque cependant d'intensité

dramatique. L'auteur ne semble pas être entré dans les profondeurs du drame humain et l'image qu'il en dégage demeure trop à la superficie. A la première lecture, le roman policier semble vouloir l'emporter sur le roman psychologique et certaines conversations entre Paul et Geneviève ne rendent pas suffisamment l'intensité de leurs émotions. La finale est estompée et l'auteur a manqué l'occasion d'exprimer les plus hauts sentiments de l'amour humain. Bref, tout le long du roman qui n'est pourtant pas un produit de culture américaine, on aurait souhaité des idées plus fortes, des phrases plus denses et plus métalliques. Mais c'est là question de talent. Il ne faut jamais forcer le sien.

Conclusion

Le Juge Maury demeure un roman qu'il vaut la peine de lire. Le lecteur y trouvera l'image de sa condition humaine ballottée sans cesse entre la fidélité à son idéal et l'abandon à ses aises. Il y puisera, osons le penser, un grand respect de la vie humaine, une attention plus souple aux lois qui régissent son évolution, un courage renouvelé envers les sacrifices qu'elle exige.

Mettons une restriction... Nous aurions aimé que cet univers si humain fût conçu davantage dans une perspective chrétienne. Mais, nous n'aimons pas nous aventurer sur ce terrain délicat de la conscience individuelle. Les chrétiens pour qui l'Évangile n'est pas un vain mot sauront combler cet abîme qui sépare l'humain du divin.

Yvon LAFRANCE

Signification de nos cotes

TB	— Livre pour tous.	lectuellement ou moralement).
TB-S	— Livre pour tous mais spécialisé.	D — Dangereux.
TB-A	— Livre pour tous, de nature à intéresser certains adolescents.	M — Mauvais.
B	— Livre pour adultes.	A — Livre pour adolescents (15 à 18).
B?	— Livre appelant des réserves plus ou moins graves, i.e. à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intel-	J — Livre pour jeunes (10 à 14 ans).
		E — Livre pour enfants (6 à 9 ans).

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Philosophie [1]

JOLIVET (Régis)

TRAITE DE PHILOSOPHIE. II
Psychologie. 5e édition. Paris, Emmanuel Vitte, 1955. 767p. figs. 22cm. \$3.80. (par la poste \$4.00)

TB-S

La cinquième édition de cet excellent ouvrage démontre le prix qu'on lui accorde dans l'enseignement libre en général. Il s'incorpore au Traité de Philosophie en quatre volumes du même auteur et comprend toute la psychologie thomiste et quelques questions de psychologie moderne à l'exclusion de la psychologie dynamique et de la psychologie des profondeurs.

Il est précieux de trouver ainsi les thèses classiques et leurs soeurs réduites à ce qu'elles ont de plus assimilables et de plus lumineux. Ce livre de base est à recommander à tous les amateurs de psychologie et aucun d'entre eux ne devrait aborder les problèmes modernes ou la forme moderne de problèmes anciens sans avoir laborieusement assimilé le pesant ouvrage de l'A. En effet 770 pages pour une partie seulement paraît une montagne à la plupart des gens, et d'habitude, seuls les candidats aux examens en font l'ascension.

L'histoire

LE GRAND MARQUIS

par Guy Frégault

400 pages, \$3.50

par la poste, \$3.75

CHEZ FIDES

On pourrait souhaiter ça et là des allègements sous forme d'une modernisation de la langue employée et des emprunts plus nombreux à la pensée actuelle.

Il n'est peut-être pas indispensable de s'en tenir à la réfutation des erreurs antérieures à 1920. Beaucoup d'auteurs modernes font plus de mal à nos jeunes que Démocrite, Epicure ou Sartre...

Cet excellent manuel d'étude devrait trouver place dans toutes les bibliothèques d'étudiants ou de religieux. Ajoutons qu'à notre connaissance il y est, mais trop peu feuilleté...

M.-P. VINAY

Religion [2]

GUARDINI (Romano)

LES SENS ET LA CONNAISSANCE DE DIEU. Deux essais sur la certitude chrétienne. Traduit de l'allemand par Thomas Parfoort, o.p. Paris, Ed. du Cerf, 1954. 133p. 18.5cm. \$1.35 (par la poste \$1.50)

TB

L'auteur de ce livre n'est à proprement parler ni un philosophe ni un théologien. Il est tout simplement un penseur chrétien qui interroge l'oeuvre de Dieu en se référant à la philosophie, à la théologie et même à la poésie et à la mystique.

Dans le premier essai, Guardini nous montre que c'est par tout son être que l'homme connaît, par son corps, son intelligence et sa volonté, et que c'est en tant que tel qu'il saisit la présence de Dieu dans son oeuvre.

Cette présence de Dieu, cette épiphany, elle se réalise de façon toute spéciale dans la liturgie et c'est de tout son être que l'homme doit s'ouvrir au geste liturgique. Plusieurs considérations sur la liturgie sont des plus intéressantes. Guardini ouvre ici des perspectives que nous ne sommes pas près d'épuiser.

Paul-Emile ROY

CHÉRY (H.-Ch.), o.p.

L'OFFENSIVE DES SECTES. Lettre-préface de S.E. Mgr J.-M. Martin, archevêque de Rouen. Paris, Ed. du Cerf, 1954. 503p. 18.5cm. (Coll. *Rencontres*, 44). \$3.50 (par la poste \$3.75)

TB

Ouvrage extrêmement intéressant mais limité à la France. On comprend toutefois que l'ampleur d'une enquête mondiale soit une entreprise difficile mais on peut espérer que l'exemple du R.P. Chéry sera suivi un peu partout et notamment au Canada. Ce livre fait suite à une série d'ouvrages parus ces derniers temps sur le même sujet en France et l'A. s'y réfère d'ailleurs chaque fois que nécessaire.

Ce livre donne une double étude de chaque secte française. Notons que beaucoup d'entre elles ont des filiales au Canada. La première partie est brève. Il s'agit d'une sorte de dossier signalétique comportant indications : des origines de la secte, de ses fondateurs, de son premier établissement et des vicissitudes rencontrées ensuite, de sa rapidité de diffusion accompagnée de statistiques contre lesquelles l'A. nous met en garde car elles sont fournies par la secte elle-même qui peut avoir intérêt à grossir ses effectifs. Ces statistiques concernent tous les pays y compris le Canada. Le culte et les pratiques de chacune sont indiqués avec un bref aperçu de la doctrine professée. L'organisation actuelle, pour la France exclusivement, se termine par la liste des publications et émissions diverses.

La seconde partie de l'étude consiste en une sorte de compte-rendu des visites faites par l'A. et d'autres dans les centres ou offices sectaires. Ces agréables récits anecdotiques nous introduisent dans la pulpe vive du sujet et préparent directement la conclusion sur la leçon que nous autres, catholiques, pouvons tirer de la prolifération actuelle des sectes. Cette conclusion a une portée très générale et nous paraît d'un intérêt universel. Beaucoup de prêtres auraient avantage à la méditer, ainsi que la plupart des éducateurs ou professeurs de sciences religieuses. Certaines conclusions de l'A. ne seront pas acceptées au Canada dont le problème religieux diffère beaucoup du problème français. D'autre part un danger apparaît dans ce désir passionné des foules d'entendre "la résonance d'une âme donnée à Dieu".

M.-P. VINAY

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

LUBIENSKA de LENVAL (Hélène)

LE SILENCE. A l'ombre de la Parole. Tournai, Casterman, 1955. 100p. 21.5cm. (Coll. Bible et vie chrétienne). \$1.25 (par la poste \$1.40)

TB

Un bijou à la gloire du silence ! L'auteur nous communique l'attitude que prend son âme dans les merveilleuses régions où elle sait vivre. Son amour de la paix et du silence nous est conté en trois parties. La première concerne le "silence dans la maison". Elle a de fortes pages sur la novicité des bruits surtout de ces tumultes organisés que sont tant de réclames de radio ou autres.

La seconde partie traite du "silence en nous-mêmes". C'est une suite de brèves causeries sur la discipline personnelle, la maîtrise de soi, une sorte d'éducation psychologique. On y met en honneur les bienfaits de la liturgie en tant que pédagogie de l'être humain tout entier.

La troisième partie s'élève jusqu'au "Silence devant Dieu" ou prière contemplative. L'auteur y reprend une thèse chère : celle des aptitudes naturelles de l'enfant pour la contemplation. Un chapitre d'un autre ouvrage de l'auteur, l'Éducation du sens religieux, nous y est donné, peu changé. Il comporte des moyens de faire accéder l'enfant à la contemplation des vérités surnaturelles. L'ouvrage se termine

sur le mutisme de Dieu qui veut qu'on attende sa Parole dans le silence. Une suite de magnifiques citations bibliques montent très haut le ton de l'ouvrage. L'ensemble est comme ces forêts aux clairs obscurs troués de soleil. Sous la volontaire sobriété du style jaillit une puissante vie intérieure qui se déverse en tout petits vases, à la portée de chacun. Les enfants sont toujours les premiers servis. Les éducateurs trouvent également dans ce livre l'expression d'avertissements latents, tellement contredits par l'usage commun qu'ils n'osent leur donner forme. Madame Lublenska de Lenval a l'immense mérite de délier la Vérité au fond des consciences et de déployer la pédagogie divine sans aucun souci de la déformer pour la mettre au goût du jour.

M.-P. VINAY

théorie des tourbillons dans la naissance et l'évolution des systèmes planétaires, monsieur Louis Jacot espère tout au long de sa plaidoirie détruire les lois d'attraction universelle de Newton et Képler par le ridicule dont il prétend les couvrir, comme à l'aide de quelques interprétations plus que douteuses des énoncés de base de l'astronomie, telle la loi de Bode.

Aussi le manque de rigueur scientifique de ce réquisitoire, allié à la vulgarité de son style, font que ce livre divertira peut-être un astronome mais risquera de tromper un profane soucieux de s'instruire. En dépit d'un titre prometteur, ce livre est franchement à déconseiller, même aux adeptes de la théorie des tourbillons dont monsieur Jacot semble fort mal comprendre le sens véritable.

Philippe COLLE

Sciences pures [5]

JACOT (Louis)

ATTRACTION OU DISTRACTION UNIVERSELLE. Paris. Nouv. Editions Latines [1954]. 372p. 18cm.

B-S

Petit ouvrage d'un petit auteur, ce livre, en dépit de son titre, ne nous apporte sur la cosmographie aucune lumière. Partisan de la

Sciences appliquées [6]

MARTIN (Charles-Noël)

L'HEURE H A-T-ELLE SONNÉ POUR LE MONDE? Effets accumulatifs des explosions nucléaires, précédé d'un message de Albert Einstein. Paris, Bernard Grasset [1955]. 254p. photos (h.-t.) 19cm. \$2.45 (par la poste \$2.60)

TB-S

"Ce livre constitue à la fois un message, un dossier et un avertissement. On n'y trouvera exclusivement que des faits précis et des conséquences directes qui doivent suivre, de par les lois physiques inéluctables, les actuels agissements atomiques de l'homme."

Cri d'alarme lancé par un spécialiste des questions nucléaires, cet ouvrage qui ne prétend rien prouver parce que les faits qu'il réunit parlent d'eux-mêmes, est bien tel que l'annonce l'auteur dans son introduction.

Charles-Noël Martin écrit ce livre pour exposer au grand public le contenu même de sa communication antérieure, à l'académie des Sciences. Il ne cherche donc pas tant à nous convaincre des dangers des explosions atomiques et thermonucléaires qu'à rassembler pour

Lisez les ouvrages de

Thérèse Gouin-Décarie

Développement psychologique
de l'enfant

De l'adolescence à la maturité

FIDES

175 PAGES, \$1.75 CHACUN

FIDES

notre gouverne les faits précis relatifs aux bombes A et H. Tous les aspects sont étudiés avec un égal souci de mesure et d'impartialité. Nous apprendrons successivement le principe des réactions atomiques, l'histoire des bombes, la valeur de leur énergie exprimée tant par les mégatonnes que par l'ampleur des dégâts, la détection des explosions, et enfin surtout leurs effets prochains certains, tout comme leur répercussion probable dans l'avenir.

Que les faits parlent cruellement, que ce dossier constitue le plus accablant des réquisitoires contre les essais américains et russes, c'est à chacun d'en juger; mais personne ne peut s'aveugler devant le péril atomique montant, puisque logiquement et scientifiquement, on peut d'ores et déjà affirmer qu'il menace directement ou indirectement l'avenir de la vie terrestre. Celui de la race humaine est particulièrement menacé par les transformations climatiques et donc rapidement biologiques, et par l'action des rayonnements gamma sur les mutations génétiques.

Cet ouvrage dont on appréciera d'ailleurs la présentation qui le rehausse de belles planches en héliogravure sur les explosions et centres de recherches atomiques, trouvera un accueil très large parmi le public. C'est le document que chacun devrait avoir lu parce qu'il donne une conscience très nette du problème capital posé dès aujourd'hui à l'humanité, problème dont l'enjeu est notre survivance commune.

Philippe COLLE

Littérature [8]

LOVERDO (Costa de)

LE TRESOR DU MONT ATHOS
OU LA CRYPTE DU PERSE. Paris, La Colombe [1955]. 146p. 19cm.

TB

L'auteur de cette légende charmante ne peut être autre que ce Jean-Enthyme Odrevol, le dernier de la lignée, l'héritier définitif de l'icône dorée peinte par Pansélinos. De Loverdo, anagramme diaphane d'Odrevol, porterait déjà à le croire; l'annonce d'un autre ouvrage, *J'ai été moine au mont Athos*, confirme la présomption.

S'il est juste de considérer, avec Aristote, la légende comme plus vraie que l'histoire, ce qui est plus sûr, c'est que toute légende qui se respecte s'appuie toujours sur un fait d'histoire. Et quand, comme c'est le cas ici, le fait remonte à

cinq siècles avant le Christ, la légende qui s'y greffe en retire un véritable brevet d'antiquité et même de plausibilité.

Le fait ici se rattache aux racines mêmes de l'histoire, puisqu'il provient d'Hérodote, le père du genre. En 514, le roi de Perse pressurait l'Ionie; les colons grecs s'y révoltent et, en 504, brûlent Suse, la capitale du potentat. Ils comptent, pour assurer leur succès, sur leurs congénères, les Ioniens d'Europe. Résolu à empêcher cette conjonction, Darius décide de transformer en province médique la Grèce européenne et de faire, de la mer Egée, un autre Golfe persique. Mais sa flotte, poussée par des vents contraires, va s'échouer et périr au tournant de la Chalcydique triangulaire, sur l'éperon dit mont Athos.

C'est ici qu'intervient la légende. Des trois cents vaisseaux du roi, un seul, soulevé par une vague énorme et providentielle, est jeté dans une anfractuosité sur laquelle débouche une caverne profonde. Or, si se trouve que ce navire unique est celui qui porte les colossales richesses destinées à financer l'expédition. Le capitaine Nicodème dépose là les coffres chargés d'or et d'argent; c'est la crypte du Perse (nous disons: la cachette; nos ancêtres chasseurs auraient dit: la ouache).

Dès lors, la légende *crescit eundo*; il se trouvera toujours quelqu'un pour connaître le secret, quelqu'un aussi pour le révéler à propos. Alexandre y puisera les ressources nécessaires à sa campagne des Indes. La cachette pourvoira César dans sa lutte contre Pompée, lutte fatale à l'un comme à l'autre. Un Odrevol érigeria juste au dessus de la cachette la Grande Lavra, le monastère le plus imposant de la presqu'île; pendant tout le moyen âge, il servira de bastion et de banque à la fois contre les entreprises des Turcs. Bonaparte, lors de sa campagne d'Égypte, aurait pu recourir à cette source inépuisable. En 1821, les héros de la lutte pour l'indépendance s'y approvisionneront volontiers. Et le trésor ne s'épuisera qu'en 1940, après avoir servi à équiper le célèbre Bataillon sacré.

La vérité qui supporte cette légende n'est peut-être pas trop difficile à percevoir: chaque fois que les Grecs ont eu besoin d'argent pour soutenir eux-mêmes une guerre ou pour sustenter celles que leurs alliés livraient en leur faveur, c'est l'immense richesse des monastères de l'Athos qui a fourni les fonds.

Qu'il en soit ainsi ou non, la légende précédemment résumée est plus belle, sinon plus vraie, que le fait; pour un Grec, cela suffit. Et

comme M. de Loverdo appartient à la plus pure grécité, celle de Céphallonie, il faut voir avec quel art il a brodé son récit. Il multiplie les trucs ou stratagèmes qui assurent la transmission du secret (p. 24, 30, 57, 78, 93, 110, 114, 118), entre autres l'énigmatique icône de Pansélinos et la dalle du cathicon ou sanctuaire sous lequel repose le premier des Odrevol. Il rattache à son récit légendaire les pages les plus passionnantes de l'histoire: guerres médiques résumées par la bouche d'Aristote (p. 20-23), conquêtes d'Alexandre (p. 24-26), Pharsale (p. 28), les courses évangéliques des Apôtres (p. 38), l'érection successive des monastères athonites (p. 49, 105, 107, 108), prodiges de patriotisme qui ont assuré la libération de son pays (p. 84, 101). Des descriptions mesurées, celles du forum (p. 33), du stade (p. 47), de l'Athos (p. 102) et d'Athènes (p. 104), colorent le récit. Certaines comparaisons sont de vraies trouvailles: "Silhouettes noires, les moines dans leurs soutanes gonflées par le vent, ressemblaient à de grandes chauves-souris prêtes à prendre leur vol" (p. 108). Un résumé parfait (p. 120) condense tous les éléments de la narration.

A Salamine, en plus d'éperonner les vaisseaux (p. 22), d'après Eschyle on éreintait les matelots, erragisan. Au lieu d'une "criste" (p. 16), le galop des chevaux s'appelleraient une crinière; de même, le noir obscurantisme (p. 70) devrait éteindre les projets étoilés, au lieu de les "étouffer". Depuis les études des médiévistes, on ne parle plus des "ténèbres du moyen âge" (p. 66), même par métaphore et même dans un récit légendaire.

Puissent les collégiens goûter à lire ce récit le plaisir que nous y avons pris!

Emile CHARTIER, p.d.

JULES FOURNIER

JOURNALISTE DE COMBAT

par

ADRIEN THÉRIO

PAR L'ÉVOCATION DE CETTE
GRANDE FIGURE, L'AUTEUR
NOUS RAMÈNE AU COEUR MÊME
DE CETTE PÉRIODE QUI GRAVITE
AUTOUR DES ANNÉES 1900

245 pages \$2.00

FIDES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

JUST (Béla)

LE PORTEFAIX DE DIEU. Roman de l'apostolat ouvrier. Texte français de Louis Gabriel. [Tours] Mame [1955]. 307p. 20cm. \$2.50 (par la poste \$2.65)

B

L'indication en sous-titre: **roman de l'apostolat ouvrier** peut au premier regard susciter quelque pré-vention. S'agit-il d'un plaidoyer pro domo? Ou l'auteur prend-il position pour l'une ou l'autre des différentes attitudes qui ont divisé les prêtres-ouvriers au lendemain des décisions apportées par le Vatican et l'Episcopat français? Il n'en est rien. Béla Just se maintient dans la plus stricte orthodoxie en employant la plus contenue discrétion, et désire plutôt nous transmettre sur le ton de l'autobiographie un cas typique d'apostolat ouvrier d'une vraisemblance telle qu'il semblerait plausible qu'il ait eu au préalable une longue confiance.

Dekroa, prêtre hongrois, a fui les communistes et s'est réfugié dans la banlieue parisienne où incognito il travaille de nuit comme wagonnier dans une gare. Commence pour lui la dure expérience du prolétaire: côtés pénibles du métier, salaires vraiment trop maigres, pauvreté excessive de son garni, etc. Un jour, il s'attache un petit enfant qu'il a surpris à fouiller les poubelles de la rue; il apprend qu'il n'a que sa mère, une femme abandonnée par son mari et de plus phthisique. Bientôt cette dernière mourra résignée dans un sanatorium. Les difficultés se multiplient pour Dekroa: il s'est endetté pour subvenir à cette femme alors que son salaire lui permettait à peine de pourvoir à ses propres besoins, et le voilà maintenant tuteur d'un marmot tout entier à sa charge! Puis, apparaît inopinément le mari de la défunte qui requiert l'enfant. Dans l'impossibilité légale de séquestrer celui-ci plus longtemps, Dekroa se voit dans l'obligation de céder le petit Philippe à ce père ignoble qui va le confier à une vraie famille. Alors libre de tous liens, le père Dekroa sollicite et obtient son entrée définitive à la Mission Ouvrière.

Le héros principal, une âme chevronsée de prêtre, se considère

comme le rebut de l'armée du Christ parce qu'il a fui soit par lâcheté ou même par esprit d'aventure; il se résigne à vivre désormais comme vivent en son pays les religieux évadés des camps de concentration, c'est-à-dire en journalier, en butte à toutes les privations. Il n'a pas la volonté de vivre en fonctionnaire et, à cet effet, il refuse une intéressante aumônerie qu'on lui offre chez un riche. Et quand la nécessité est devenue la maîtresse de sa vie — cet enfant dont il a charge et qui l'empêche de se joindre plus tôt à la Mission — il note bien la différence qu'il y a entre lui et les prêtres-ouvriers: "Ils ont choisi leur forme de vie et moi, je l'ai subie." Ici et là, Béla Just remue quelques-uns des principaux problèmes de l'apostolat sacerdotal actuel, en particulier celui de la vie active en regard de la vie contemplative: "Une vie contemplative qui fait abstraction des réalités me paraît un luxe, écrit-il. D'ailleurs, l'exemple de certains ordres le démontre, le service paroissial n'empêche pas la contemplation." L'une des pensées centrales du roman se trouve résumée dans les quelques lignes suivantes: "Il faut tendre à faire cesser l'isolement du serviteur de Dieu, de l'homme qui est la propriété de Dieu. Après tout le prêtre n'est pas une sorte de sorcier que la tradition oblige à vivre loin de la foule, objet de méfiance et d'admiration. Cette situation absurde ne se justifie point. Le sacerdoce fait certainement de lui un être à part, *segregatus a peccatoribus*, cependant, à l'exception du péché, toutes les joies et toutes les douleurs des enfants de Dieu, il se les approprie. C'est là ce qu'on vraiment compris mes amis de la Mission." Et il y a aussi ce passage: "Malheureusement le temps passe; en 10 ans, à notre époque, l'histoire fait plus de bonds que jadis en 100 ou 200 ans. C'est là ce qui impose une hâte, une brusquerie que nous déplorons." Toutes ces lignes veulent expliquer à la fois les raisons fondamentales de l'apostolat ouvrier et les risques que comporte un agir qui touche de si près le réel.

En somme, nous avons là un roman bien dense, balancé, vivant malgré que ce soit une traduction, mais plus c'est un véritable document historique par ce qu'il nous révèle du travail des prêtres des humbles, des Portefaix de Dieu.

VERCEL (Roger)

L'ILE DES REVENANTS. Roman. Paris, Albin Michel [1954]. 269p. 20cm.

B

Roger Vercel est un écrivain rompu aux techniques du genre romanesque, riche de souvenirs accumulés durant son séjour à l'armée d'Orient et qu'il ne cesse de nous livrer depuis près de vingt ans. Cette *Ile des revenants* qui ramène auprès de la mélancolique et ravissante veuve Bernardine Hersan son fils Philippe et Jacques Didier, un journaliste touristique qu'elle adore, c'est la Martinique, l'une des petites Antilles françaises toute en mornes et en anciens volcans, merveilleusement décrite dans ses sites enchanteurs, sa fertilité exubérante mais aussi dans ses raz de marées et ses cyclones. Le vigoureux talent du conteur, allié à la magie éblouissante de son style, lui ont permis de dissimuler derrière une intrigue romanesque un reportage sur le problème complexe des races dans ce pays aux mille contrastes où coexistent 200,000 Noirs avec 2000 Blancs. Que vaut le reportage? Forcément incomplet puisqu'il n'est guère question d'un essai, ironique à l'occasion et teint d'un certain esprit de parti plus ou moins conscient contre tout ce qui n'est pas français surtout à l'endroit des Antilles anglaises; cependant, il nous fait découvrir quelques-uns des traits essentiels du climat social des Martiniquais et de l'exotisme poétique de leurs paysages. Que vaut l'intrigue? Bien qu'elle soit secondaire, elle ne démarre que trop lentement. La situation psychologique est loin d'être banale, particulièrement chez Bernardine Hersan, veuve doublement esseulée par son veuvage et l'abandon de son enfant prodigue, et qui veut à tout prix assurer la permanence française en n'aliénant pas son coin de terre ancestral; mais il appert que le reportage touristique accapare trop le romancier et lui fait sacrifier en partie l'intérêt même de l'intrigue. Le roman demeure malgré tout une page très enrichissante dans la littérature de la géographie humaine en même temps qu'une invite à visiter un jour cette magnifique *Ile des revenants*.

Rol-M. CHARLAND

Rol-M. CHARLAND

CRANAKI (Mimica)

GRECE. [Paris, Editions du Seuil, 1955]. 192p. dessins, photos. 18cm. (Coll. Petite Planète, 6). \$1.35 (par la poste \$1.45).

TB

N'était une discussion d'ordre économique et sociologique à propos d'un livre de l'Américain Henry Miller (p. 77-91) cette plaquette se rattacherait à la série des Guides touristiques. Elle a même sur eux cette supériorité que le texte s'y éclaire d'une illustration de premier ordre. Seule une gravure (p. 14) aurait dû être proscrite par la simple décence; l'auteur, une femme n'y est évidemment pour rien.

L'ouvrage offre d'abord une histoire complète depuis les origines: guerre contre la Perse (année 514-479), conflit péloponésien (431-404), guerre contre Philippe (356-336), randonnée d'Alexandre (333-323), conquête romaine (229-246), invasion turque (1453), guerres de l'indépendance (1821-1827), enfin double guerre mondiale (1914-1939).

A ce coup d'oeil sur la Grèce surtout antique, l'auteur ajoute une série de chapitres sur la Grèce actuelle (elle dit: moderne, pourquoi?): économie, éducation, question de langues. Sur tous ces sujets Mme Cranaki exprime des vues absolument personnelles: elle le fait avec une grande franchise qui ne cache ni les défauts ni les faiblesses de ses compatriotes.

Le reste de l'ouvrage est d'abord une promenade à travers les capitales: Athènes, la capitale intellectuelle; Olympie, la capitale sportive; le Parnasse et Delphes, la capitale religieuse; le mont Athos ou la capitale monastique. A chaque centre l'auteur rattache une étude sur les oeuvres d'art qu'il a inspirés et les artistes qu'il a produits. Elle y accroche encore les légendes locales: c'est ainsi que le carrefour de Delphes évoque toute l'Oedipodie (p. 172).

Cette randonnée se complète par une course à travers les îles, dont chacune a sa production spéciale comme elle a parfois son dialecte propre.

Comme tous les Grecs cultivés, Mme Cranaki écrit un français presque impeccable, parfois même délicieux.

Quelques expressions embarrasseront les non-initiés: les diadoques ou successeurs d'Alexandre désignent ici les descendants des anciens Grecs; l'Odyssée, l'expansion des Grecs actuels à travers

le monde. Une expression est prise à contresens: pour dire que Capodistria ne fut pas longtemps président (1827-1831), l'auteur écrit qu'"il ne fit pas long feu". C'est juste le contraire que signifie le terme, ou même autre chose: "faire long feu", c'est rater une entreprise; "ne pas faire long feu", c'est la réussir.

Il faut sans doute se résigner à "accoustique" pour résonance, à "pratiquement" pour à peu près, à "réaliser" pour exécuter.

Emile CHARTIER, p. d.

Biographie [92]

FAY (Bernard)

LOUIS XVI OU LA FIN D'UN MONDE. Paris, Amiot-Dumont (1955). 396p. 23ers. (Coll. Présence de l'Histoire). \$4.40 (par la poste \$4.70)

B ?

"Moi, tyran ! Un tyran rapporte tout à lui; n'ai-je pas constamment tout rapporté à mon peuple ? Qui d'eux ou de moi fait plus la tyrannie ?" (p. 372). Cette réponse de Louis XVI à Malesherbes, à la suite d'une attaque de journal, résume on ne peut mieux l'ouvrage volumineux du maître Fay. L'auteur nous y montre un homme uniquement préoccupé de se préparer dignement à son métier de roi, un dauphin possédé de l'unique désir de faire le bonheur de son royaume, un roi qui ne pose pas un acte qui ne contribue à la grandeur de sa patrie. En fait, ce roi ne sera-t-il pas à un moment donné "l'arbitre de l'univers" ? (p. 251-260)

Pour dessiner ce portrait d'un Louis XVI peu connu, M. Fay a puisé ses couleurs dans des ateliers trop peu fréquentés: archiver de la cour d'Espagne, régler alors par Charles III, l'oncle même du roi de France; archives de l'Autriche, où l'empereur régnant est le beau-père de ce même roi de France; archives de Bavière, où règne Joseph II son beau-frère. De toutes ces sources M. Fay a dégagé une figure nouvelle.

Comme elle apparaît tragique cette figure ! Louis XVI, peu apprécié de son grand-père Louis XV comme de son père le dauphin duc de Bourgogne, marié à 15 ans à une pucelle de 14 ans et cela sans presque sa participation, ne trouvant chez elle ni cordialité ni intelligence de son rôle de femme et de reine, entouré enfin de ministres qu'il lui faut désavouer presque tous les uns après les autres, seul ou à peu près à faire passer l'intérêt de son peuple avant le sien et celui de sa famille qui le combat d'ailleurs, offre un type vraiment unique dans l'histoire.

Une seule préoccupation domine cette existence: celle de n'exposer au décri ni la personne du roi ni sa famille issue du bon roi Henri IV ni sa couronne héritée de Charlemagne et donc huit fois centenaire. Au service de cette ambition, Louis XVI mit trois qualités précieuses: un esprit de travail constant, une prudence sans cesse en éveil, surtout une piété fondée sur une absolue confiance en Dieu.

Aussi, tandis que presque tous les corps et les grands du royaume donnaient le triste spectacle de la vénalité et de l'immoralité, on vit cet homme si mal entouré mener la vie presque d'un anachorète. Et, si M. Fay n'a pu éviter d'expliquer le désordre des premiers par les négligences de leurs maîtresses (pourquoi faut-il qu'on les retrouve toujours en toute histoire de France ?), du moins a-t-il pu corriger le tableau par celui de la fidélité de Louis XVI à une épouse sans tête comme sans coeur. A côté de ce roi exemplaire, quelle honte que cette Autrichienne qui oublie le pays dont elle est la reine pour ne songer qu'à celui de sa naissance !

Pour nous, Américains, ce livre de M. Fay comporte un intérêt tout spécial. Il s'agit des tractations conduites par le pittoresque Franklin et qui aboutissent, en 1783, à l'indépendance des Etats-Unis (p. 142). On voit évoluer, autour de ce fantoche aussi heureux qu'habile, Washington (p. 172), Rochambeau, La Fayette. Pourquoi les relations entre les deux pays, si cordiales alors, ont-elles été si tendues par leur fréquentation pendant les deux dernières guerres ?

Du style de M. Fay il ne peut y avoir qu'une opinion: c'est celui d'un écrivain qui, dominant sa matière, en met en relief les moindres détails en des phrases où la concision s'unit à la précision. N'en donnons qu'un exemple — il s'agit de la fête de la Fédération organisée par La Fayette (p. 329) —: "Etrange cérémonie, où un évêque (Talleyrand) adorait Dieu, qu'il ne servait pas; où un peuple exaltait un roi, qu'il insultait depuis trois ans; où l'on assista à une messe sans savoir qu'on la disait ni se soucier qu'elle fût sacrilège... Dangereuse journée, qui trompa les gens d'ordre sur leur nombre, La Fayette sur sa force, le roi sur sa popularité."

Un livre écrit presque tout entier de cette encre est sûr d'obtenir l'audience du lecteur, même si toutes les pages n'en sont pas des images saintes et si certaines doivent être réservées aux esprits mûrs.

Emile CHARTIER, p. d.

P.S. — Avec raison, M. Fay date la Révolution française de février 1786: si cela pouvait nous débarrasser enfin des "immortels principes de 1789" !

SUR NOS ÉCRANS

"Les amours de Verdi"

Italien. Biographie musicale réalisée par R. Matarazzo, interprétée par Pierre Cressoy, Goby André, Mario del Monaco, Tito Gobbi.

Sur le point de mourir, Verdi jette un dernier regard sur les objets familiers qui l'entourent : photos, partitions musicales, volumes, instruments de travail. Ses souvenirs remontent du passé. Il se revoit, jeune homme, arrivant à Milan avec sa femme et son fils, pour y présenter son premier opéra. Les débuts de sa carrière sont pénibles. Il connaît l'insuccès, les deuils, la misère, le désespoir. Puis la roue tourne. Verdi remporte des succès, devient l'idole des Italiens. C'est la gloire, mais aussi la solitude. Puis viennent l'amour retrouvé, les derniers succès, la vieillesse heureuse.

L'action, bien qu'elle soit quelque peu conventionnelle, est simple et parfois même émouvante. Et pour peu qu'on connaisse la musique de Verdi, on associera facilement la trame musicale aux di-

vers sentiments qui se partagent l'âme du musicien. Plusieurs extraits d'opéras, bien interprétés, présentés dans des décors somptueux, feront les délices des amateurs et donneront peut-être aux profanes le goût d'en entendre davantage.

Verdi fut un honnête homme, travailleur, patriote, discret, charitable. Pour lui, l'amour est à base d'estime et de confiance. C'est ainsi que le film nous le montre. Et pourtant, la publicité a tenu à y aller de son grain de sel : "Toutes les femmes l'aimaient... Verdi aimait beaucoup de femmes..." Et quel titre, banal et usé : "Les amours de Verdi"! Comme s'il s'était agi d'un Don Juan ou d'un Casanova. Allez donc vous fier à la publicité! — Pour adultes.

R. DUCHESNE

Signification des cotes de cinéma

TOUS :

Films qui, en général, peuvent être vus sans danger par tous les spectateurs ordinaires des salles de cinéma (16 ans et plus).

ADULTES :

Films qui ne conviennent qu'aux gens bien formés, soit qu'ils présentent des problèmes moraux d'adultes, soit qu'ils traitent d'un sujet trop sérieux pour les jeunes. Les adultes n'en tireront pas d'impression malsaine, à condition de vouloir réfléchir et réagir. Ces films ne conviennent généralement pas aux adolescents.

ADULTES AVEC RÉSERVES :

Films qui présentent des dangers, soit à

cause de scènes suggestives, de la thèse qu'ils développent, de certaines idées qu'ils émettent, soit encore en raison de l'atmosphère qui s'en dégage. Ces films s'adressent donc à un public d'adultes particulièrement avertis et ne conviennent jamais aux adolescents.

A DÉCONSEILLER :

Films dangereux pour tous, ne pouvant que nuire à la majorité des adultes et porter préjudice à la santé spirituelle et morale de la société.

A PROSCRIRE :

Films franchement condamnables au point de vue religieux et moral.

Cote des films

Voici la cote des films récemment projetés sur nos écrans, telle que donnée par le Centre diocésain du Cinéma de Montréal.

Films de langue française

L'âge de l'amour	pour adultes, avec réserves
Les amours de Verdi	pour adultes
L'ange des maudits (Rancho Notorius)	pour adultes, avec réserves
Au pays de la peur (Wild North)	pour adultes
L'enfer de la jalousie	pour adultes, avec réserves
Les fils des mousquetaires (At Sword's Point)	pour adultes
L'histoire des Miniver (The Miniver Story)	pour adultes
Le maître de Lassie (Mills of Home)	pour tous
La rançon du plaisir (Ogiff Feder Sokes)	pour adultes, avec réserves
Tu es à moi (Because You're Mine)	pour tous
Un si doux visage (Angel Face)	pour adultes, avec réserves

Films de langue anglaise

Above Us the Waves	pour tous
Ain't Misbehavin'	pour adultes
Bad Blonde	pour adultes, avec réserves
Ballet Trio	pour adultes
Crashout	pour adultes, avec réserves
Dangerous Cargo	pour tous
Five Against the House	pour tous
Five Guns West	pour adultes
Hunters of the Deep	pour tous
I Was a Shoplifter	pour adultes
Jump into Hell	pour adultes
King's Thief	pour tous
Land of the Pharaohs	pour adultes, avec réserves
Seven Year Itch	pour adultes, avec réserves
With a Song in my Heart	pour adultes
Wuthering Heights	pour adultes, avec réserves

N.B. — Les films cotés "pour adultes, avec réserves" s'adressent à un public d'adultes particulièrement avertis et ne conviennent jamais aux adolescents.